

LE TRAVAIL

Nous nous croyons de grands réalistes ; nous parlons sans cesse de plans constructifs, de lois organiques, de tout un attirail tiré de la science positive et transposé sur le terrain législatif. Nous avons parfois l'illusion de réaliser ; de temps à autre, on voit un bastion de la cité moderne sortir du sol. Un chant de victoire s'élève, mais le lendemain on démolit le travail de la veille pour le restituer ailleurs, son instabilité, soudain, est apparue. Nos hommes d'Etat ne sont pas même des idéalistes, ce sont des idéologues. Ils rêvent de constructions millénaires et ne tiennent aucun compte des matériaux mis à leur disposition, ni du sol qui recevra les fondations. Le réel leur est étranger. Pour construire selon les règles architecturales de la stabilité, il faut, avant toute opération confronter l'idéal avec la réalité et les amalgamer en un tout harmonieux dans lequel chaque élément occupera la seule place possible.

Tout le monde est d'accord sur la restauration nécessaire de la société contemporaine dont les assises sont disloquées et les aménagements périmés. Une société est composée d'individus, or ici, les individus sont des hommes, des êtres concrets. Chacun d'eux a des besoins, des aspirations, des facultés concordantes à la base, mais différentes dans leur épanouissement, en raison de l'effort personnel issu de la volonté et de la résistance à la fatigue. Si nous voulons lier ces individus dans un corps social susceptible de leur donner

la satisfaction réclamée par leur nature, il faut partir d'une constitution assez souple pour accueillir et favoriser toutes les particularités qui se puissent concevoir ou, tout au moins, incapable d'en entraver l'essor. Nous nous bornerons à examiner une seule donnée de ce problème complexe, sa nécessité est absolue, ses incidences irréfutables.

Les besoins de l'homme sont satisfaits, ses aspirations réalisées, ses facultés développées par une seule chose, le travail. Le travail est la loi universelle, nul ne peut s'y soustraire sans manquer à son rôle social, sans forfaiture vis-à-vis de lui-même et de ses frères. Aujourd'hui on a faussé le problème. Tout d'abord, on a tendance à considérer le travail comme un droit. Or, en cette matière, le droit d'un seul est fonction du devoir de tous les autres, car le travail avant d'être un droit est un devoir et chacun de nous doit faciliter aux autres les moyens de l'accomplir. Pourquoi fait-on du travail un droit strict ? Pour en résorber ou en dissimuler la contrainte. Nos législations démocratiques envisagent, à juste titre, la liberté comme le plus précieux de tous les droits ; mais les commentaires dont on les pare laissent planer sur le travail un relent de servitude. La structure même de notre monde actuel donne à cette interprétation une certaine consistance et l'apparence de la vérité. Le machinisme moderne et la « rationalisation », son immédiate conséquence sont l'origine de la confusion. Comment, en effet, ne pas comparer à des esclaves les ouvriers à la chaîne ou les employés astreints à une besogne souvent considérable et d'une monotonie désespérante ? Leur souci est constant : bâcler la tâche quotidienne et s'évader du bagne-usine ou bureau, avec la crainte lancinante de le retrouver le lendemain. Pour eux le travail est une image de l'enfer, coupé par des alternatives de repos qui le rendent acceptable. Ils n'aiment plus le travail, c'est un carcan insupportable, une prison pour leurs pensées vagabondes et leurs rêves insoumis. Chaque jour, chaque heure, chaque minute même consacrés au métier gagne-pain, semblent arrachés à l'existence réelle, car l'homme, maintenant par la faute de ses éducateurs, croit réaliser son idéal et vivre sa vie pendant ses moments de repos. Et pourtant, voyez la foule dominicale. Les promeneurs, sans but et sans gaieté, s'imaginent respirer, ils savourent leur ennui. Certains s'écrasent dans les stades, rient, applaudissent, s'agitent, tels des automates, ils se donnent l'illusion d'œuvrer. D'autres se hâtent vers les spectacles ; ils vont à la chimère et se plongent en un songe de richesses, d'héroïsme ou de grandeur fantomatiques. Tous

s'évadent des loisirs comme ils s'évadent du travail. La vérité est tout autre. Le sens de la vie est dans le labeur joyeusement accepté et accompli.

Le travail est une loi et toute loi suppose une contrainte. Mais contrainte n'est pas toujours synonyme d'esclavage ou de peine infamante ; c'est aussi une discipline, et la discipline est l'harmonie de la liberté. Au seuil des écritures sacrées de l'occident, on lit : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Cette sentence tombée de la bouche divine est donnée par l'écrivain, comme la punition d'un crime irrémissible. Nos penseurs modernes la qualifient d'inhumaine. Ils ont tort, car elle n'est pas l'expression d'un jugement inique, elle évoque simplement notre condition terrestre. Bien plus, cette parole est le sceau de notre royauté ; l'homme seul travaille et connaît la valeur de l'effort conscient, dominateur du monde.

Considérer le travail comme détestable ou comme une corvée inutile est une lâcheté envers soi-même et contre la société dont nous sommes les membres. Seul, en effet, il rend possible le progrès chez l'individu et dans la collectivité. Il est l'unique moyen pour l'homme d'affirmer sa qualité humaine et de rendre sa vie intelligible. Sans l'effort perpétuel, la vie est un vide immense où nulle joie, nul bonheur ne peuvent s'épanouir, car joie et bonheur, ici-bas sont liés à l'utilité de nos actes. Cependant chacun, peu ou prou, abhorre le travail ou l'assimile à une brimade économique. C'est pourquoi on veut le réformer pour le rendre attrayant ou plus léger à nos épaules paresseuses. On arrive, du reste, trop tard et l'impulsion donnée est à l'encontre du but poursuivi. Chaque homme est appelé, par nos réformateurs à faire partie de deux mondes sans communication entre eux : le monde du travail et le monde des loisirs. Mais, si elle n'est déjà, une chose inéluctable sera ; le monde du travail deviendra un nouveau dieu anthropomorphe et anthropophage, sa tyrannie pèsera d'un poids insoutenable, sur nos fronts courbés, à l'instar des idoles antiques ou médiévales.

Comment est-on arrivé à ces conceptions erronées ? La plupart des hommes peuvent revendiquer une lourde part dans l'hérésie. Ils ont envisagé le travail comme une marchandise assujettie à la loi de l'offre et de la demande. L'employeur, le patron, a mésestimé l'effort ou l'a réglementé comme dans une chiourme ; il a, le plus souvent, réclamé beaucoup de sueur pour trop peu d'or. Le travailleur, par réaction légitime, l'a surestimé et, en égard à une rémuné-

ration dérisoire, a mis en pratique le principe du moindre effort. Tous les deux ont méconnu la grandeur du travail, sa mission civilisatrice et rédemptrice. Ils ont regardé seulement le rythme de l'effort dans sa conquête du bien-être tangible, objet unique de leurs aspirations. Mais, si le travail est une loi, en apparence physique, il est aussi un moyen, le seul de nous libérer des énergies matérielles, dans la mesure du possible, et d'établir un pont entre le visible et l'invisible domaine des puissances spirituelles. Cette conception, la conception chrétienne, fut énoncée il y a vingt siècles dans les évangiles. Si nous la rétablissions dans son intégrité, il n'y aurait plus de conflits du travail et les loisirs deviendraient ce qu'ils doivent être, un corrolaire du travail, une suite logique dans l'expansion de l'effort. Car, dans la vie humaine envisagée comme une étape vers la possession du Vrai, du Beau et du Bien, travail et repos sont les deux faces d'un même élan. L'un permet à l'autre de se développer avec plus d'efficacité, tous deux se conjuguent en vue d'un même but, poursuivi dans une tension d'espèce différente, mais réalisée dans la même joie et le même respect. Le travail pour le travail ou pour la vie du corps, comme l'art pour l'art, est une formule creuse, elle fait des fabricants et non des ouvriers. Pour s'élever au-dessus d'une vulgaire valeur matérielle, le travail doit recevoir une forme, une vie. La contribution au bien-être universel de l'humanité, telle est sa forme vitale, elle est essentiellement spirituelle et entraîne avec elle une immense vénération pour la tâche, si humble soit-elle, qui nous est dévolue. Cette forme et ce respect ont créé jadis les splendides artisans de nos cathédrales, de nos palais, de nos meubles anciens, sa disparition est la matrice négative de la camelote contemporaine. Aujourd'hui, en effet, on ne travaille plus, on produit. Et l'on produit, non pas en vue de la beauté ou de l'utilité d'une œuvre, mais pour la vendre. Le monde est une vaste emporocratie et les nations se procurent des matières premières ou des consommateurs à coups de canon.

Si l'on veut rénover la charte du travail, il faut l'envisager sous son jour réel. Limitez la durée, assouplissez l'activité physique, mais conservez-lui sa « personnalité » en laissant subsister l'élément spirituel de l'effort. Réduisez la besogne, confiez-la aux machines, mais glorifiez le travail seul susceptible d'œuvrer. Car le travail est la prolongation de l'acte créateur et organisateur d'où la nature est sortie. La vraie et seule grandeur de l'homme réside dans l'effort.

C. C.